

	Guellec Joseph : Né le 21-01-1884 à Peumerit ; 1909, prêtre, surveillant à Saint-Vincent, Quimper ; 1911, vicaire à Douarnenez ; 1937, curé doyen d'Ouessant ; 1948, prêtre résidant à Penhars ; aumônier à Lanorgard ; 1955, chanoine honoraire ; maison de Keraudren ; décédé le 9-03-1967. Guerre 1914-1918 : Soldat au 173e R.I. Citation (Ordre du Régiment) : “ Excellent brancardier, d’un courage et d’un dévouement hors pair ; s’est dépensé sans compter pendant la journée du 20 août 1917. Très gravement blessé, en recherchant les blessés, a refusé tout concours pour se rendre au poste de secours. ” Gabriel Pondaven, <i>Le livre d’or du clergé pendant la guerre (1914-1919)</i>, Quimper, A. de Kérangal, 1919.
--	---

M. l'abbé GUELLEC

Evoquer M. « Guellec » (il faudrait prononcer ce nom avec tout l'accent douarneniste que nous y mettions et qui déjà traduisait l'affection de cœurs bien attachés et fidèles !), c'est évoquer une période bien révolue. Nous étions gamins ; nous étions du « Glazin » ; notre église, c'était la chapelle Sainte-Hélène où, comme nos grand-mères, nous nous sentions chez nous ; les prêtres, eux, étaient du Guerlosquet ; ils habitaient « war an Douar Zantel » et ils ne venaient que rarement à Sainte-Hélène, desservant en priorité « l'église neuve ».

Evoquer Monsieur GUELLEC, c'est penser à cette équipe, dirigée par Monsieur le Curé AUFFRET, que personne d'entre nous n'osait évidemment aborder - que nous apercevions au catéchisme dans la chapelle Sainte Hélène, quand on nous y faisait descendre en groupes serrés de l'Ecole Saint-Blaise pour y subir des séances interminables où les « taloches » généreusement distribuées par les « Frères » tombaient de droite et de gauche, au petit bonheur sur cet immense troupeau qu'essayait de régir le rude et vieux pasteur !

Monsieur GUELLEC, c'était le confrère de Monsieur HENAFF, de Monsieur KERAMOAL (nous disions KERMOAL !) qui paraissait si solennel, si lointain, lui qui dirigeait la musique de la Stella - et puis il devint le confrère de Monsieur LE GOFF, plus proche et plus abordable, lui.

Monsieur GUELLEC, c'était un grand prêtre, tout droit, tout digne, tout d'une pièce, avec une figure plutôt colorée, avec des gestes rudes, une voix pas très agréable, mais forte et bien appuyée, et qui disait toujours « bonjour », avec quelque chose qui ressentait l'apprêt.

Il faisait catéchisme à ceux de l'école communale, et j'en connais parmi ses anciens élèves qui ont gardé de lui un souvenir délicieux, car il était bon, très bon, « la bonté même », pour parodier l'une des phrases qui restèrent célèbres, après l'un de ses sermons.

Je l'ai connu, plus tard ; j'ai eu l'occasion de l'approcher souvent et de voir combien sa réputation de bonté était méritée. Sans doute, n'avait-il pas le sens du « contact », comme on aime à dire aujourd'hui ; il était « emprunté », il cherchait le mot à dire, sans toujours le trouver et ses bonjours retentissaient violents et sonores à travers la rue, pour voiler sa timidité et son embarras.

Mais il était digne au possible ; il était austère surtout, pourrais-je dire, surtout pour lui, et si parfois il a heurté tel ou tel, c'était par souci de défendre les droits de la vérité chrétienne. Jamais personne, à Douarnenez, n'a pensé à lui reprocher le moindre écart, à lui faire le moindre grief sur sa conduite : il était unanimement respecté.

Il ne brillait pas par ses qualités extérieures ; il semblait toujours chercher le mot qui ferait plaisir, qui établirait la confiance ; mais on sentait trop l'effort, et cela déjà arrêtait les confidences.

Quand on montait dans sa chambre, on l'y trouvait après avoir été invité par un « entrez » retentissant, debout devant une table bancale, farfouillant dans un livre de théologie, écrit en latin évidemment, travaillant avec férocité et ardeur, la fenêtre grand ouverte, même en plein hiver, revêtu d'une grosse pèlerine, avec de gros « godillots » dans les pieds, et se frottant durement les mains qu'il avait spécialement dures, comme celles d'un paysan.

Et puis, on parlait, on écoutait sa bonne voix de la terre, on entraît dans les préoccupations de ce prêtre austère, zélé, centré sur une dévotion envers l'Eucharistie qu'il essayait de communiquer, parlant de sa visite quotidienne au Saint-Sacrement, ressource pour rénover le tonus spirituel des paroisses.

Il aimait s'occuper non pas des « œuvres », non pas du Patronage, ce n'était pas son « charisme » : mais ses entretiens mensuels aux mères chrétiennes, aux Tertiaires, étaient soigneusement préparés et « bichonnés ». Et le groupe de femmes qu'il retrouvait ainsi a été profondément marqué d'une doctrine solide et sûre.

Il aimait ses confrères, et c'était pour lui une joie et un devoir d'aller leur rendre visite, à l'occasion des jours. Il prenait alors son vélo, ramassait sa soutane, et d'un seul coup, d'un seul, partait vers le presbytère où se tenait la réunion ; il montait ainsi vers Ploaré, sans tirer la langue, plein de souffle et de jeunesse, heureux de dépenser des forces que le Bon Dieu lui avait données si généreusement.

Et une fois par an, il partait vers des terres inconnues, avec sur sa selle tout son linge de rechange, vers l'Est ou vers le Midi, l'Alsace ou la Provence, jetant de temps en temps dans les champs une chemise trop trempée de sueur et achetant au premier magasin une autre plus sèche, pour ne pas attraper de mal.

C'était sa distraction annuelle, et plusieurs fois on lui a proposé de devenir aumônier du « Tour de France » ! Il souriait au confrère malicieux et lui proposait une « bataille », comme il aimait dire, une « bataille » pacifique celle-là, une partie de « mille » aux cartes.

Et nous aimions ce vicaire, parce que nous sentions qu'il aimait Douarnenez, qu'il s'y était totalement donné et attaché.

C'est d'ailleurs ce que j'ai senti plusieurs fois lorsque j'ai pu lui rendre visite dans cette île d'Ouessant, où il était parti, mais où il a gardé la nostalgie d'une paroisse à laquelle il avait donné le meilleur de lui-même.

C'était un conseiller prudent, judicieux, solide.

C'était le prêtre qui se donnait totalement à son travail de prêtre, à la sanctification des âmes. C'était le prêtre - mais ceci ne se saura qu'au jour du jugement dernier - qui a su soulager des misères matérielles, se pencher sur des cas douloureux – et qui tout en s'occupant des Conférences de Saint-Vincent de Paul, suivait lui-même personnellement les plus malheureux, en toute discrétion.

C'était le prêtre humble et zélé, qui savait ses limites, qui les avait acceptées et qui a travaillé pleinement à Douarnenez pour que le Règne de Dieu vienne et que le nom du Seigneur soit connu.

H. S

L'Echos de Douarnenez n° 145, mai 1967